

CONSCIOUSNESS RAISING GROUPS

Espaces de discussions non mixtes qui permettent aux femmes d'échanger des expériences privées, les groupes de prise de conscience représentent un moyen privilégié de rompre l'isolement, de ne plus se laisser détruire par le non-dit et d'identifier l'origine sociale, et non personnelle, des problèmes auxquels elles se trouvent confrontées. Vivement critiqués par certaines féministes, qui estimaient qu'il n'était pas possible d'y dépasser l'intime et l'affinitaire, ces espaces semblaient à beaucoup complémentaires des préparations d'actions et représentaient souvent le premier pas vers un militantisme plus visible.

HUMOUR LESBOPHOBE

« *Combien faut-il de lesbiennes pour visser une ampoule ? – Trois : une pour visser l'ampoule et deux pour faire un documentaire.* » Douglas Coupland, *Génération X*, Paris, 10/18, 1991, p. 100.

LESBIAN AVENGERS

Groupe d'action directe fondé en 1993 par six militantes dans le but de mettre en place un activisme de masse « *pour la survie et la visibilité lesbienne* ». Se démarquant par une grande créativité, les Justicières lesbiennes ont notamment recours à des graphismes et à des titres chocs. *Le manuel des Justicières lesbiennes*, « *guide pratique pour faire la révolution* », fournit aux lesbiennes de nombreuses informations utiles pour devenir « *des organisatrices expérimentées aptes à prendre part à la rébellion politique* ». Voir l'édition française publiée par La Grimoire, *Journal justicière lesbienne intergalactique et aborigène* – BP 41 – 81002 ALBI cedex – amazon@ilink.fr

AUDRE LORDE

« *Je suis Noire, Lesbienne, féministe, guerrière, poète, mère...* » C'est par ces mots qu'Audre Lorde entamait la plupart de ses discours. Née en 1934 à Harlem, dans le monde violent de la ségrégation raciale, elle se passionne pour la littérature. Véritable chant d'espoir d'une guerrière, son œuvre littéraire, prose ou poésie, est indissociable de ses combats politiques et articule les questions du racisme, du sexisme, de la lesbophobie et de l'hétérosexisme, de l'âgisme et de la pauvreté. En français ont été traduits *Journal du cancer* et *Zami : une nouvelle façon d'écrire mon nom*, Éditions Mamamélis, Genève, 1998. Voir l'article de Magali Cecchet dans la revue *Et ta sœur ?*, n° 1, Lyon, 1998.

MOUVEMENT ARTISTIQUE FÉMINISTE

« *Association internationale libre de plasticiennes, de critiques et d'historiennes d'art, le FAM [Feminist Art Movement] tel qu'il s'est forgé au cours des années 70, avant de disparaître en tant que "mouvement" vers le début de la décennie suivante, a été à l'origine d'une remise en question et d'une transformation de la tradition plasticienne euro-américaine qui restent, dans les discours comme dans la pratique, au cœur des manifestations et des débats qui s'articulent aujourd'hui autour de l'art contemporain dans les deux continents. Généralement sub-culturel de par sa nature, plus étroitement lié à l'activisme féministe qu'à la communauté dominante des beaux-arts, le FAM n'a pas encore été reconnu ni réellement situé dans son contexte international par les historiens de l'après-guerre. [...] Si les premières plasticiennes du FAM étaient nombreuses à participer au développement du spectacle et de la vidéo, médias encore nouveaux à l'époque, le FAM lui-même n'était pas un mouvement voué à un média particulier ni défini par lui. [...] Les membres du FAM ont tenté de transformer les paramètres de la culture visuelle en y introduisant les femmes et leur vécu, et ont encouragé les artistes à explorer des émotions, des matériaux, des processus, des concepts et des images qui contredisaient les courants de pensée dominants sur ce que l'art devrait être – et à qui il était destiné.* » Laura Cottingham, *Vraiment féminisme et art*, Grenoble, Magasin, Centre National d'Art Contemporain, 1997, pp. 56-58.

NO MORE MISS AMERICA

Le sabotage de l'élection de Miss America par les New York Radical Women à Atlantic City, en septembre 1968, attire pour la première fois l'attention du public sur le mouvement féministe. Afin de montrer que les concours de beauté traitent les femmes aussi mal que les animaux, un mouton est couronné. Interprétée, notamment en raison de l'ambiguïté des slogans, comme une attaque dirigée contre certaines catégories de femmes, l'intervention est analysée comme ayant en définitive porté préjudice à la sororité. Elle marque aussi pour longtemps le mouvement féministe du signe du sensationnel.

QUEER

Au début des années 80, aux États-Unis, l'activisme anti-sida et les questionnements identitaires liés à l'émergence des communautés gays et lesbiennes favorisent une remise en cause du rapport entre sexe et genre. Le terme *queer*, signifiant à l'origine « étrange », « louche », puis péjorativement « pédé », « gouine », est adopté par les bissexuelles, transsexuelles et transgenres – qui ne se reconnaissaient pas davantage dans l'hétérosexualité obligatoire que dans le lesbianisme ou l'homosexualité. Le groupe politique nord-américain Queer Nation en est l'expression la plus connue. La principale critique des féministes à l'égard du *queer* porte sur son invisibilisation de la domination masculine par la mise au premier plan de la lutte contre la norme hétérosexuelle. Voir Marie-Hélène Bourcier et le ZOO, *Q comme Queer*, Lille, Gay Kitsch Camp, 1999 ; M. Warner (dir.), *Fear of a Queer Planet. Queer Politics and Social Theory*, Minneapolis et Londres, University of Minnesota Press, 1995 et, pour une critique féministe, Nicole-Claude Mathieu, « Dérive du genre/stabilité du sexe », *Amazones d'Hier Lesbiennes d'Aujourd'hui*, n° 24, Montréal, octobre 1996.

RACE

Un certain antiracisme français taxe de raciste quiconque use du mot « race ». En France comme ailleurs, il suffit pourtant de ne pas être de la « bonne » couleur de peau pour subir des violences et des discriminations à caractère *raciste*. Cette invisibilisation des races relève d'un essentialisme assimilationniste qui

tend à nier toute différenciation de race, de genre ou de culture au profit du modèle universel que serait – on l’aura compris – l’Homme hétérosexuel occidental. « *L’habitude d’ignorer la race – écrit Toni Morrison – est prise pour une attitude élégante, libérale, voire généreuse. La remarquer, c’est reconnaître une différence discréditée d’avance. Imposer son invisibilité grâce au silence, c’est permettre au corps noir de participer sans faire d’ombre au corpus culturel dominant.* », *Playing in the Dark* [1992], Paris, 10/18, 1996, p. 30. Voir aussi Patrick Tort, « Une argumentation efficace contre le racisme », *Quasimodo*, n° 3/4, « Nationalismes sportifs », Montpellier, 1997, et la préface de Estiva Reus à John Stuart Mill, *La Nature*, Paris, ADEP, 1998.

REDSTOCKINGS

Le 13 février 1969, celles qui allaient fonder les Redstockings font irruption dans une salle d’audience de la législature de l’État de New York, pour dénoncer l’imposture que représente le témoignage de 14 hommes et d’une seule femme – une religieuse – pour un projet de loi sur l’avortement. Les Redstockings est le premier groupe féministe à faire parler de lui. Il contribue fortement à la tendance anti-intellectualiste du mouvement féministe américain, fondée sur l’importance de l’expérience personnelle, sur la prise de conscience et la notion de *sisterhood* (sororité) plutôt que sur l’action politique et la théorie abstraite. Le groupe rejette violemment l’idéologie marxiste, notamment la notion du renversement du capitalisme comme condition première à l’amélioration de la condition des femmes : « *La suprématie masculine est la forme d’oppression la plus ancienne, la plus fondamentale. Toutes les formes d’exploitation et d’oppression (racisme, capitalisme, impérialisme) sont des prolongements de la suprématie masculine ; les hommes dominent les femmes et quelques hommes dominent les autres. [...] Nous ne pouvons pas nous appuyer sur des idéologies existantes car elles sont des productions de la culture masculine. [...] Nous ferons tout ce qui est nécessaire pour que chaque femme dans le mouvement ait une chance égale de participer, d’assumer des responsabilités et de développer son potentiel politique.* », *Manifeste des Redstockings*, 7 juillet 1969.

WHITNEY

Le Whitney est une des plus fameuses institutions muséales des États-Unis. En 1987, à l'occasion de l'exposition « Guerrilla Girls review the Whitney », les Guerrilla Girls établissaient les statistiques suivantes : « *Chiffres de la Biennale [du Whitney] de 1973 à 1987 : 71,27 % d'hommes blancs, 24,31 % de femmes blanches, 4,10 % d'hommes non blancs, 0,30 % de femmes non blanches. [...] Aucune femme noire n'a été sélectionnée pour la Biennale du Whitney depuis 1973. [...] Les acquisitions d'œuvres de femmes par le Whitney n'ont jamais dépassé 14 % des acquisitions annuelles. [...] Les œuvres des hommes sélectionnés pour la Biennale font deux fois plus souvent l'objet d'une acquisition que les œuvres des femmes. Plus de 70 % des œuvres de femmes achetées au cours des Biennales l'ont été dans les années 70. [...] Depuis 1982, le Whitney n'a consacré qu'une seule exposition individuelle à une artiste femme* », *Confessions of the Guerrilla Girls*, New York, HarperCollins, 1995, pp. 46-48. <http://www.guerrillagirls.com>

WOMEN'S ACTION COALITION

Créée en 1992 par des artistes, galeristes et critiques d'art de Soho, la Coalition d'Action des Femmes regroupe rapidement mille membres. Ses réunions hebdomadaires attirent des artistes aussi connues que Cindy Sherman ou Barbara Kruger. Le but de la WAC est moins de s'attaquer spécifiquement aux milieux artistiques que de lutter contre le sexisme dans les tribunaux, la famille, les structures économiques, les médias ou le système médical. Voir Laura Cottingham, « Art et politique aux USA : la Women's Action Coalition », *Blocnotes*, n° 1, Paris, 1992.

WOMEN'S LIBERATION MOVEMENT

Les groupes du « Women's Liberation » se sont formés au fur et à mesure que les femmes quittaient les organisations de gauche dans lesquelles elles « *étaient exclues des décisions politiques. Elles tapaient à la machine, faisaient des pamphlets et toutes les corvées.* » La National Organization of Women, fondée par Betty Friedan en 1966, est le premier groupe du Women's Mouvement ; c'est une organisation puissante,

efficace et hiérarchisée qui poursuit des buts réformistes. Le Women's Lib, qui s'est élaboré peu à peu, sans concertation et en différents lieux, rassemble, à partir de 1967-68, plusieurs centaines de femmes sur des bases plus radicales et moins organisationnelles. Autour de personnalités comme Jo Freeman, Shulamith Firestone, puis Ti-Grace Atkinson, il devient en quelques années un groupe de pression politique d'ampleur nationale et une véritable tendance culturelle et théorique. À New York, les groupes les plus connus sont les Redstockings, les New York Radical Feminists, les Feminists et les Women's International Terrorist Conspiracy from Hell (WITCH).

WOMEN'S STUDIES

Conçues sur le modèle des *cultural studies*, les *women's studies* développent des approches transdisciplinaires des rapports sociaux de sexes. Leurs objectifs consistent à réviser l'Histoire officielle, marquée par l'hégémonie masculine, à développer les analyses féministes et à étudier l'histoire des résistances à la domination masculine. Apparues entre 1965 et 1968 aux États-Unis sous forme de contre-cours au sein des « universités libres » du Mouvement étudiant, elles se sont progressivement intégrées aux programmes universitaires. Des centaines de cursus de *women's studies* existent actuellement dans les universités américaines. Elles commencent à se développer en France, l'Association Nationale des Études Féministes les regroupe : ANEF – 34, rue du Professeur-Martin – 31500 Toulouse.

[Sources : Rolande Ballorain, *Le Nouveau Féminisme américain*, Paris, Denoël-Gonthier, 1972 ; Ginette Castro, *Radioscopie du féminisme américain*, Paris, Presses de la Fondation Nationale des Sciences Politiques, 1984]